

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 17/2 (1990)

DOI: 10.11588/fr.1990.2.54147

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Wolfgang LEINER, *Das Deutschlandbild in der französischen Literatur*, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 1989, VIII-338 p., 33 ill.

L'histoire va parfois plus vite que les comptes rendus. A une France et une Allemagne qui se regardent enfin les yeux dans les yeux et dont l'auteur nous donne en conclusion l'idée rassurante vient se superposer celle de deux fragments d'une même Allemagne qui s'unifie et ranime de vieilles peurs dans l'Europe du Centre et de l'Ouest. Le travail de W. Leiner et de ses étudiants de Tübingen n'en est que plus utile pour les citoyens de l'Europe que nous sommes.

Il pouvait sembler illusoire et peut-être dangereux pour la vérité scientifique de résumer en quelques centaines de pages les relations de deux cultures si intimement liées dans leurs différences depuis le Serment de Strasbourg. D'autre part, les querelles autour de l'imagologie ne sont pas encore totalement éteintes et le principe même du livre pouvait en être altéré: image ou «mirage», selon le mot de Jean-Marie Carré, premier sourcier en 1947 des rapports littéraires franco-allemands de 1800 à la Seconde Guerre mondiale. W. Leiner a choisi la voie moyenne, descriptive, cumulative, d'où se dégagent cependant un certain nombre d'axes forts: la complémentarité des deux cultures, et plus encore la permanente schizophrénie qui fait coexister en même temps deux Allemagnes qu'on pourrait appeler celle de Goethe et celle de Bismarck, ou Louis II et Guillaume II.

L'auteur note avec raison que la méconnaissance générale de la langue allemande a une influence évidente sur le jugement des intellectuels français. Il est clair que Balzac ignorant l'allemand a un jugement biaisé et superficiel qu'ignore Mme de Staël. D'ailleurs, malgré son titre, l'ouvrage va au-delà des simples jugements d'hommes de lettres; il s'intéresse aussi aux images véhiculées par la caricature et la presse, à la menue monnaie de la pensée comme à ses sommets.

Le principe du livre est clairement chronologique; il entend donner dans le flux et le reflux de l'histoire la sensation d'une continuité où les deux images de l'Allemagne se mêlent, et dont telle domine un instant pour s'effacer ensuite devant sa rivale. En onze chapitres très documentés, l'auteur va de Tacite à la période la plus récente pour suivre un cheminement qui eut quelque influence sur le destin politique de l'Europe. Dans la chronologie, l'image négative semble au début dominer sans partage; Tacite n'est pas tendre pour la grossièreté et le primitivisme des Germains; si nos Gaulois n'étaient guère plus raffinés, César en fit des adversaires à sa mesure et non des barbares, ce que restèrent toujours les Germains pour l'Empire naissant. Charlemagne étant devenu rapidement de «roi des Francs» un pur souverain «français», le «Teuton» des chansons de geste n'est pas flatté; avec la Réforme, la France catholique voit renaître en Luther le «fier Allemand» (Ronsard). On ne peut pas dire que l'Allemagne ait mangé en premier son pain blanc. Seul Montaigne, une fois de plus, jugea les choses plus sereinement dans son voyage vers l'Italie; son Allemagne «suisse» et «autrichienne» n'est pas une caricature, mais un lieu de tolérance religieuse, et si l'on y boit de la bière – petit scandale pour un Périgourdin –, on sait y être propre, raffinement inconnu de notre civilisation qui combine si intimement le parfum aux odeurs.

Le dix-septième siècle faisant suite à une Renaissance fascinée par le modèle italien transforme l'Allemagne en repoussoir. L'auteur aurait pu citer ces personnages d'Allemands grotesques par leur langage et leur intempérance dont notre comédie donne des exemples stéréotypés. *L'Illustré Parisienne*, nouvelle galante de Préchac en 1679 propose déjà de l'Allemand à Paris, ici un prince, une image archétypale. Le *Candide* de Voltaire retour de Prusse ne sera guère plus flatteur pour la «Westphalie». Moins connu que ce dernier conte, les utopies de Jean Barclay font des Allemands des «Thébains» vaniteux et belliqueux. L'Allemagne de Dürer, de Grimmelshausen, de Praetorius, bientôt de Bach, n'a pas même accès par la petite porte à la patrie du bon goût.

Un homme aussi fin que le père Bouhours, le théoricien du «je se sais quoi», décide en pleine illusion louis-quatorzienne que, puisque la langue d'un peuple témoigne de son esprit,

l'allemand »rude et grossier« ne pourra jamais rien produire de bon. S'il eut pour disciple le Grand Frédéric, le génie allemand se chargea de démentir ce racisme linguistique. L'amélioration de l'image de l'Allemagne ne vint pas d'ailleurs des Huguenots: parlant français et même parfois plus parisiens que des Parisiens par leurs goûts, ils furent rarement des médiateurs. Un d'Argens, d'ailleurs catholique, vit auprès de Frédéric en propagandiste de l'art français. S'il découvrit les gravures de Dürer dont il fut le plus important collectionneur de son siècle, il ne fut guère suivi en France. L'image d'une Allemagne amie de Philosophes, en fait la Prusse, va venir des Français habilement recrutés à l'Académie de Berlin par des Maupertuis ou des Formey. L'auteur force un peu à notre sens le parallèle Prusse-Eldorado qu'aurait fait Voltaire dans *Candide*. A cette date, Voltaire n'a plus d'illusion sur Frédéric. En revanche, la mode de la sensibilité découvre dans l'Allemagne la terre de »l'énergie du cœur«, selon l'expression de Fréron, qui l'un des premiers devine dans les années 1760–1770 la formidable nouveauté de la littérature allemande. Ce journaliste écrasé pour l'éternité par les sarcasmes de Voltaire prouve une fois de plus qu'il savait juger et pressentir les bouleversements intellectuels. C'est dans cette fin de 18<sup>e</sup> siècle que l'image de l'Allemagne sera la plus positive en France, étonnant retournement pour un peuple qui voyait encore un demi-siècle auparavant dans la terre germanique une contrée où des pédants écrivaient en latin des grimoires illisibles au milieu d'un peuple abêti de bière et de princes d'autant plus vaniteux qu'ils étaient moins puissants et qu'ils vendaient leurs sujets aux diverses armées européennes. Les traductions de l'école suisse allemande de poésie – Haller, Gessner –, puis l'explosion en traduction du *Werther* de Goethe vont faire de l'Allemagne le lieu par excellence de la sensibilité nouvelle.

Enfin Mme de Staël vint. Renan avouait encore des décennies plus tard ne connaître l'Allemagne que par la fille de Necker. Sa tâche avait été facilitée, on le voit, par la mode allemande, qui, presque autant que le goût »gothique« britannique, avait envahi notre propre littérature; W. Leiner signale encore l'influence des émigrés français qui purent dans leurs longues années d'inactivité outre-Rhin mieux comprendre la langue et la littérature de leur pays d'accueil. Mais un Chateaubriand conservera de ces moments malheureux un souvenir sinistre que son séjour plus tard comme ambassadeur à Berlin puis son pèlerinage à Prague auprès de Charles X exilé contribueront largement à nuancer sans pourtant que l'Allemagne soit pour lui autre chose qu'un décor. Il sentit cependant l'âme musicale d'un peuple qui avait révélé Beethoven, et combien d'autres, au monde. W. Leiner aurait pu développer de Weber à Wagner le mythe musical allemand dans notre univers culturel. Il s'est limité aux fluctuations du monde intellectuel: fascination du »romantisme« allemand chez Nerval, Hugo ou Dumas; modélisation germanique chez Renan qui fait de l'Allemagne une France plus l'idéal. La Germanie des poètes et des philosophes, de la Lorelei et de Königsberg, va dominer presque sans partage jusqu'en 1870. W. Leiner cite une exception notable à ce consensus tout aussi mystificateur qu'un autre: Guizot, bon connaisseur dans le texte original des réalités allemandes, s'inquiète d'une nation à deux vitesses où le milieu intellectuel complice des pouvoirs domine une masse retardée dont la révolte brutale est proche. Au même moment, un exilé allemand à Londres construit un système d'explication de l'histoire qui fait de l'Allemagne industrielle le détonateur de la révolution mondiale. Cela n'eut guère d'écho en France.

Dans ces passages d'une image dominante à l'autre, la seule logique est celle de la politique européenne des puissances. W. Leiner aurait pu analyser la présence de la propagande dans le discours de nos penseurs et hommes de lettres; ils ne sont pas seulement victimes de l'air du temps; bien souvent, ils le créent... Si certains établissent une distinction entre la Prusse »impériale« et l'Allemagne qu'elle a tuée, beaucoup vont marteler sans retenue l'image du »boche« (terme né vers 1866) dans la cervelle des Français. Revanche ou pas revanche, la haine atteint des degrés qui frisent la bouffonnerie: le »boche« voleur de pendules de la Guerre de 1870 va se »raffiner« en coupeur de mains de petits enfants pendant la Grande Guerre. W. Leiner aurait pu traiter du mythe de l'Alsace française à travers l'œuvre imprimée et graphique de Hansi, qui fait de son repoussoir allemand, le professeur pan-germaniste, le

héros de ses épopées anti-boches. Il aurait pu signaler aussi un aspect »original« de l'antisémitisme français qui, après 1870, fait du »Juif« venu essentiellement de l'Est un double absolu de l'Allemand, ainsi qu'en témoigne *La France juive* de Drumont. La droite nationale française de Barrès à Maurras défendra la »latinité« contre le métissage »oriental« symbolisée par la collusion judéo-germanique. L'Affaire Dreyfus est déjà dans ce schéma.

Terminé par un appendice donnant une rapide analyse des romans français traitant du thème entre 1870 et 1913, l'ouvrage fournit aussi une bibliographie copieuse bien que sélective et un index. Si chaque »imagologue« aura sans doute quelque chose à ajouter pour son »pré carré«, cette synthèse honnête, précise et large permettra de mieux poser les jalons de futures études spécialisées.

François MOUREAU, Dijon

Andre CORVISIER (Hg.), Dictionnaire d'art et d'histoire militaires, Paris (Presses universitaires de France) 1988, VI-884 S.

Mit nur 37 Mitarbeitern, überwiegend Franzosen, oder, wie die beiden Schweizer Hervé de Weck und Daniel Reichel dem französischen Kulturkreis zugehörig – lediglich der Amerikaner Claude Sturgill, der Niederländer Cornelis M. Schulten, Bernhard Kroener vom militärgeschichtlichen Forschungsamt in Freiburg, Istvan Toth und Józef Borus aus Budapest, sowie Raimondo Luraghi aus Genua gehören einem fremden Sprachkreis an – hat André Corvisier dieses originelle, hervorragend konzipierte und zuverlässig informierende, anregende Werk verfaßt. Schätzungsweise zwei Drittel des Buches stammen von ihm selbst – eine bewundernswerte Demonstration seiner vielseitigen, weite Felder umgreifenden Gelehrsamkeit – und tragen mit dazu bei, dem Werk jenen einheitlichen und geschlossenen Charakter zu verleihen, der es über den Rahmen eines Nachschlagewerkes hinaus zu einer spannenden und anregenden Lektüre macht, die den Benutzer zum Durchlesen in einem Zuge animiert. Vergleicht man das Buch etwa mit der »Encyclopedia of Military History« von R. Ernest und Trevor N. Dupuy, dann wird einem die Verschiedenheit der Konzeption, die viel größere Breite des Blickfeldes, die bewußt verstreute Verankerung der Phänomene Kriegskunst und Kriegsgeschichte in der allgemeinen Kulturgeschichte der Menschheit, die hier angestrebt wird, deutlich. Beiträge wie »Armements«, die der technischen Entwicklung der Waffen gelten, aber auch »Ethique Militaire«, »Pacifisme«, »Panique«, »Discipline«, »Musique Militaire« oder »Nation, Nationalisme« um nur einige bezeichnende Stichworte anzuführen, würde man dort vergeblich suchen.

Corvisier gibt denn auch in einer klugen »Introduction« ausführlich, methodenbewußt und zugleich selbstkritisch Auskunft über seine Konzeption, die sich der neuen Auffassung von Militärgeschichte, wie sie nach dem Zweiten Weltkriege, nicht zuletzt unter dem Einfluß der »Annales Schule« entwickelt wurde, verpflichtet fühlt. »De toute évidence, l'essentiel de l'ouvrage devait, m'a-t-il semblé, être constitué par quelques éléments clés sélectionnés comme susceptibles d'alimenter la réflexion sur le fait militaire dans son ensemble... Parmi ces articles de synthèse doivent se trouver en bonne place ceux qui traitent de la stratégie, de la tactique, de l'armement, de la discipline, de l'organisation des différentes parties des armées, mais également tout ce qui, à travers les hommes, touche de près ou de loin à l'histoire des militaires et des conflits armés. Ainsi droit des gens, santé militaire y figurent au même titre que recrutement, subsistances, arsenaux. On ne saurait trop se souvenir que l'histoire militaire n'est pas seulement l'histoire des chefs, mais aussi celle de tous les hommes qui ont combattu ou seulement porté les armes et de tous ceux qui ont subi la guerre.« (S. VII).

Nicht behandelt werden konsequenterweise also Kriegs- und Feldzugsverläufe, wohl aber »... la place qu'une trentaine de peuples de l'Antiquité ou de l'époque moderne ont occupée dans l'évolution du fait militaire, et de souligner particulièrement leur apport à l'art militaire«.